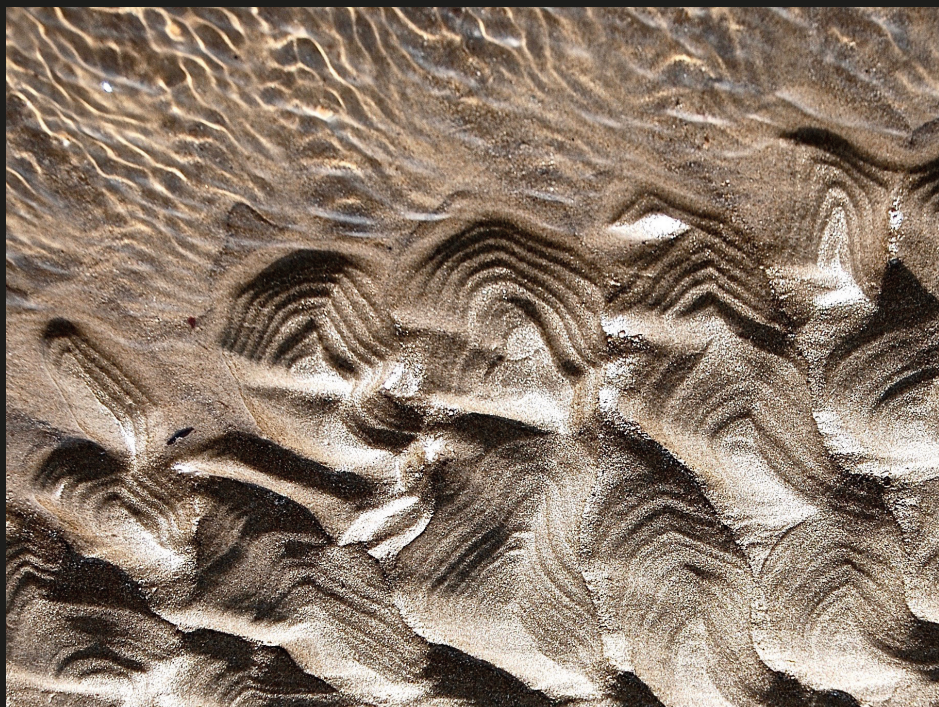


Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique
appliquée



Anne Hénault (dir.)

ISBN : 979-10-231-3689-0

Jacques Fontanille · Corps communicant et corps signifiant

SORBONNE UNIVERSITÉ PRESSES



Le sens, le sensible, le réel est le résultat de plusieurs rencontres de chercheurs qui se sont déroulées à l'abbaye de Royaumont, avec l'objectif de faire le point sur l'évolution de la pratique sémiotique, depuis la disparition du fondateur de l'École sémiotique de Paris, A. J. Greimas. Sa fameuse *Sémantique structurale* (1966) avait, d'emblée, fixé des règles qui avaient bouleversé l'approche des significations, jusqu'alors cantonnée au domaine verbal : « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la perception comme le lieu non-linguistique où se situe l'appréhension de la signification. » La sémiotique « se reconnaît ouvertement comme une tentative de description du monde des qualités sensibles ».

Plusieurs des premiers continuateurs de cette aventure fondatrice se sont associés à de jeunes chercheurs pour proposer ces « Essais de sémiotique appliquée » qui constituent la pointe avancée de la sémiotique post-structurale. Ils concernent de nombreux domaines du sensible, *naturels* ou *culturels* (de la musique à la biologie), et demeurent cependant unifiés par la théorie puissante développée par l'École de Paris.

On sera toutefois surpris d'observer comment, sous l'emprise du sensible, l'expression de ces travaux – rigoureusement fidèle à la théorie d'ensemble sans prétendre à des vues définitives – se fait limpide et sensuelle, loin des arides calculs de la sémiotique narrative.

34€

979-10-231-0632-9



9 791023 106329

LE SENS, LE SENSIBLE, LE RÉEL

Anne Hénault est spécialiste des sciences du langage, professeur émérite à Sorbonne Université et vice-présidente de l'Association internationale de sémiotique. Elle travaille sur l'épistémologie de la sémiotique et a publié *Les Enjeux de la sémiotique* (2012), *Histoire de la sémiotique* (1997), *Le Pouvoir comme passion* (1994). Elle a dirigé *Questions de sémiotique* (2002) et *Ateliers de sémiotique visuelle* (2004). Elle est également l'auteur de nombreux articles.

Pour la sémiotique des formes signifiantes, le miroir des pierres qu'offre le site de Gavrinis aux écritures de la mer sur le sable, a valeur de question et même de démonstration.

1^{re} de couverture

Christine Delcourt, *Petits plis, mouvements de l'âme et de la mer*

4^e de couverture

Cliché Illés Sarkantyu

« [...] ce qui distingue le monument de Gavrinis de tous les dolmens que j'ai vus, c'est que presque toutes les pierres composant ses parois sont sculptées et couvertes de dessins bizarres. Ce sont des courbes, des lignes droites, brisées, tracées et combinées de cent manières différentes. Je ne saurais mieux les comparer qu'au tatouage des insulaires de la Nouvelle-Zélande [...]. Parmi une multitude de traits qu'on ne peut regarder que comme des ornements, on en distingue un petit nombre que leur régularité et leur disposition singulière pourrait faire ressembler à des caractères d'écriture. [...] Il y a encore des chevrons, des zigzags, et bien d'autres traits impossibles à décrire. » (Prosper Mérimée, *Notes de voyage dans l'Ouest de la France*, 1836.)

Maquette de couverture

Atelier Papier

Anne Hénault (dir.)

avec la collaboration de Denis Bertrand, Jean-François Bordron,
Verónica Estay Stange et Maria Giulia Dondero

Le sens, le sensible, le réel

Essais de sémiotique appliquée

Ouvrage publié avec le concours de Sorbonne Université

Sorbonne Université Presses est un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Sorbonne Université Presses, 2019, 2023
ISBN de l'édition papier : 979-10-231-0632-9

Mise en page 3d2s/Emmanuel Marc Dubois (Paris/Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente

75006 Paris
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

DEUXIÈME PARTIE

**Le sensible :
figurativité et perception**

CORPS COMMUNICANT ET CORPS SIGNIFIANT¹

Jacques Fontanille
Université de Limoges
Institut universitaire de France

DE L'ADJUVANT COMMUNICANT À L'OPÉRATEUR SIGNIFIANT

Les sémiologies du corps en mouvement mises en œuvre dans le champ de la communication sont principalement de type gestuel et mimo-gestuel. Elles prennent leur source dans une réflexion sur un ensemble de manifestations qui accompagnent la communication verbale, qui la suppléent ou qui se substituent à elle, et dont le corps fournit à la fois l'ancrage déictique et le référent mimétique ou métaphorique.

Dans cette perspective, le corps n'est qu'un instrument de la communication, un accessoire dont use le sujet d'énonciation pour renforcer, redoubler, commenter ou compléter ce qu'il dit, ce qu'il voudrait dire ou ce qu'il ne peut pas dire. Dans une approche sémiotique intégrée, la gestualité ainsi considérée participe de la construction d'un plan de l'expression synchrétique, avec le discours verbal. Pourtant, puisqu'il prend systématiquement le corps propre comme référent, aussi bien pour des références à la situation d'énonciation que pour des références à des formes iconiques, le geste communicatif pourrait déjà être ici considéré comme un commentaire méta-sémiotique de l'intentionnalité sous-jacente au discours et à l'énonciation en cours.

À cet instrument gesticulant, il faudrait opposer le corps des analystes, qui est la source et le siège même des énergies (les pulsions) dont les instances psychiques nourrissent leurs représentations (voir la théorie des « stades » et des lieux d'ancrage [oral, anal, génital]) de ces énergies et des mouvements qu'elles inspirent, les foyers corporels des représentations psychiques. Le corps psychanalytique n'est plus, en aucune manière, inféodé à la communication, encore moins à la communication verbale ; il n'est plus un instrument, ni même

1 Cette contribution est un résumé des propositions contenues dans l'ouvrage *Corps et sens* (Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques », 2011).

un simple lieu de gestion des pulsions ; il en est la source, il est la substance sémiotique à partir de laquelle pourra prendre forme le corps sémiotique en mouvement et l'actant.

Chez Freud, toute l'économie du psychisme est représentée en termes d'énergie et de forces et de mouvements orientés qui rencontrent ou ne rencontrent pas des « barrières », qui sont libérés ou refoulés, etc. Loin d'être de simples métaphores théoriques et abstraites, ces notions renvoient à une représentation du corps en tant que siège et lieu de projection ou d'émergence des événements psychiques, représentation qui compose des forces, des mouvements et des frontières.

Mais ce corps énergétique diffère encore du corps phénoménologique, notamment dans la conception qu'en a développé Merleau-Ponty : saisi comme un tout, le corps propre est cette entité, le « véhicule de notre être-au-monde », commune au moi et au « monde pour moi », qui prend forme dans la perception, où le premier fait l'expérience du second. Le corps phénoménologique est un tout indissociable, polysensoriel, où se conjuguent une forme-enveloppe – l'image du moi –, des forces en mouvement et une expérience : visée, sensori-motricité, intentionnalité sont en somme, chez Merleau-Ponty, plusieurs facettes de la même propriété, à savoir cette capacité du corps de nous mettre au monde, en mouvement vers sa signification. Le corps phénoménologique est donc au principe même de l'intentionnalité, le corps signifiant par excellence.

C'est en référence explicite au corps phénoménologique que les sciences cognitives contemporaines mettent au centre de l'expérience sensorielle la sensori-motricité, source des schémas cognitifs, notamment des schémas spatiaux. Chez Lakoff, la sensori-motricité procure l'orientation axiologique (et la charge émotionnelle positive ou négative) des métaphores structurantes ; chez Francisco Varela, Evan Thompson et Eleanor Rosch, la sensori-motricité est le corrélat réel de l'intentionnalité, *via* le mouvement. Le corps ainsi conçu apparaît donc à la fois comme le lieu originaire de toute élaboration symbolique, en même temps que le fondement de toute forme actantielle : origine aveugle et mouvante à la fois de la visée, instrument et vecteur intentionnel de la saisie.

La notion même de schéma corporel, chère à la tradition psychologique inspirée de la *Gestalttheorie*, recouvre sous une même dénomination deux types de *Gestalt* : l'« image spatiale du corps », le « schéma postural », l'« image de soi », l'« image de notre corps » se partagent en deux grandes tendances : d'un côté, celles qui rendent compte du *schéma de posture*, et, de l'autre, celles qui font référence à un *schéma de surface*. Les schémas de posture sont ceux qui permettent une appréciation et une sensation de la position du corps en mouvement, par rapport aux positions précédentes et suivantes, et par rapport à l'espace environnant. Les schémas de surface sont ceux qui renvoient à une perception des limites corporelles, qui procurent au corps une forme et une image.

On voit que, dans ce parcours cavalier des sémiologies du corps, la problématique se déplace globalement de l'instrument de la communication para-verbale à une forme qui est celle même de l'actant signifiant, d'une scène communicative et fonctionnelle, au procès de constitution de l'actant lui-même, et de l'intentionnalité. On passe ainsi du *corps communicant* au *corps signifiant*, mais qui reste, dans tous les cas de figure, un *corps énonçant*.

Globalement, le corps est donc l'objet de deux représentations différentes et récurrentes : l'une selon le *mouvement*, une autre selon l'*enveloppe*. Les *forces* et la *forme*, en somme.

Ce parcours peut être résumé par le tableau suivant :

	Mouvement	Enveloppe
Communication	Gesticulation et motricité	Volume de référence
Psychanalyse	Énergie libidinale	Enveloppes psychiques
Phénoménologie	Chair mouvante	Corps propre
Psychologie	Schéma corporel postural	Schéma corporel de surface

LE CORPS EN MOUVEMENT ET SON ENVELOPPE

Kinesthésie et cœnesthésie

La tradition philosophique et psychologique distingue, dans l'univers des sensations, entre deux grandes dimensions de la *polysensorialité*, la *kinesthésie* et la *cœnesthésie*. La première renvoie à la sensori-motricité et subsume aussi bien la sensation des mouvements des organes sensoriels de contact que celle procurée par les contractions et les dilatations de la chair ; la seconde, l'ensemble des stimulations procurées par les sensations de contact (proche ou lointain) dans ce que la philosophie médiévale appelait le *sensorium commune* (ou, selon l'expression aristotélicienne, l'*aesthesis koinê*), qui est une propriété de l'enveloppe sensorielle, commune à l'ensemble des ordres sensoriels.

L'univers sensoriel serait donc déjà organisé selon les deux grandes directions que nous avons dégagées par hypothèse, qui correspondraient à ces deux figures de la *synesthésie*. Il y a kinesthésie dès lors qu'il y a connexion immédiate d'un ensemble de sensations autour d'une sensation motrice. Il y a cœnesthésie parce qu'il y a connexion générale et immédiate de toutes les sensations sur le seul lieu qui leur soit commun, l'enveloppe corporelle.

Mouvement et intentionnalité

L'étroite collaboration entre le mouvement et l'intentionnalité n'est pas un thème exclusif de la phénoménologie. La psychanalyse reconnaît elle aussi aux mouvements psychiques une direction intentionnelle. Chez Freud, par exemple, les pulsions partielles ne se définissent pas seulement par leur localisation

(en référence à la topologie de l'« enveloppe »), mais aussi par leur *mouvement-but*, mouvement d'emprise, de captation physique ou visuelle, impliquant donc déjà un corps agissant (un actant).

Mais c'est Merleau-Ponty qui a donné à ce thème toute sa dimension, tout d'abord en affirmant le lien naturel entre les deux :

La perspective ne m'apparaît pas comme une déformation subjective des choses, mais comme une de leurs propriétés, peut-être leur propriété essentielle. C'est elle justement qui fait que le perçu possède en lui-même une richesse cachée et inépuisable, qu'il est une « chose ». [...] Nos intentions trouvent dans les mouvements leur vêtement naturel ou leur incarnation et s'expriment en eux comme la chose s'exprime dans ses aspects perceptifs².

188

La comparaison avec les aspects perspectifs de la chose est particulièrement éclairante. En effet, Merleau-Ponty insiste beaucoup par ailleurs sur le fait que si la chose ne se donne à nous que par aspects, ce n'est point au départ en raison d'une imperfection du monde naturel ou de nos sens, mais parce que c'est son mode d'existence naturel pour nous.

Il n'est donc pas surprenant que la manière dont la chose habite ses aspects perceptifs soit identifiée à la manière dont nos intentions habitent nos mouvements : nos mouvements sont les vêtements incarnés de l'intentionnalité, de la même manière que les aspects perspectifs sont les vêtements incarnés (et intentionnels) de la chose ; sans le mouvement, nos intentions seraient de pures représentations intellectuelles, inefficaces et insignifiantes. Mais, mieux encore, si nos intentions se donnent dans nos mouvements comme la chose se donne dans ses aspects, c'est justement parce notre rapport intentionnel à la chose présentée en « aspects » se fonde sur notre capacité de mouvement, qui nous offre au moins potentiellement la possibilité d'explorer tous les aspects de la chose ; le mouvement, en somme, est, du côté de l'intention, ce que l'aspect est du côté de la chose : un potentiel de parcours syntagmatique intentionnel.

Dès lors, mouvement et intentionnalité ne font plus qu'un, dans une perspective qui serait fondamentalement sémiotique : l'intentionnalité est signifiante parce qu'elle est mouvement vers les choses et le mouvement est signifiant parce qu'il est intentionnel ; « Mouvoir son corps c'est viser à travers lui les choses », dit encore Merleau-Ponty.

2 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945, p. 252-255.

L'idée d'une corrélation entre la sensori-motricité et les figures sémiotiques n'est pas neuve. Elle est déjà exprimée par Merleau-Ponty lui-même³. La sémiotique greimassienne en a fait un de ses leitmotiv : le corps en mouvement est l'opérateur de la relation sémiotique élémentaire ; en intériorisant les figures du monde naturel, il les rend signifiantes pour le moi. La sémiotique peircienne n'est pas allée plus loin, puisque, tout en reconnaissant la place du corps dans le processus interprétatif, elle n'en a pourtant pas fait le cœur de la relation sémiotique élémentaire (la sémosis). Examinons par exemple les développements récemment consacrés par Umberto Eco à la question du *fondement*.

Dans sa réflexion sur le *ground* de Peirce, Eco⁴ évoque l'opération de *préscission* : une qualité est extraite (*préscindée*) de la substance, elle focalise l'attention, de sorte que le *ground* est ce qui fait que l'objet est « vu sous un certain rapport », grâce à cette extraction. Eco insiste par ailleurs sur le caractère objectif de cette extraction⁵ : les longs développements sur l'être, ce *quelque chose qui nous pousse à signifier*, ce *quelque chose vers quoi nous sommes tendus, orientés*, ce *quelque chose qui se donne à connaître comme existant*, mais aussi les considérations sur les « résistances de l'être », sur les « lignes de résistances » et les « lignes de tendance » concourent à ancrer dans les morphologies objectives une contrainte portant sur le mouvement intentionnel : ce mouvement de spécification et d'organisation du monde qui nous fait dire qu'« il y a là quelque chose qui fait sens ».

Le grand absent dans cette affaire, du moins chez Eco, c'est le corps, ou plus précisément le *corps en mouvement*. Pourtant, sous la plume même d'Eco, on voit bien que le corps réclame ses droits : quelque chose *nous pousse*, quelque chose *nous attire*, quelque chose *nous résiste*. La question est, bien entendu, de savoir quel est le statut de ce *nous* poussé, tiré, entravé dans ses mouvements.

L'expérience minimale du sens, du *il y a quelque chose qui a un sens*, suppose donc au moins une rencontre entre deux mouvements, qui se rencontrent par la médiation de deux « surfaces-enveloppes » qui s'ouvrent et se ferment l'une à l'autre : le mouvement du monde en devenir (où, par exemple, se dessinent des « lignes de tendance ») et celui du corps en train de naître à la signification et à l'intentionnalité. Nous faisons donc l'hypothèse que ce qui est poussé, tiré ou entravé, dans cette expérience de la préscission, c'est notre chair mouvante, réelle ou imaginaire, dont le mouvement est soutenu, modulé ou contrecarré par les « lignes de tendance » de l'être, et que, par conséquent, l'expérience du

3 Maurice Merleau-Ponty, *La Structure du comportement*, Paris, PUF, 1942, p. 201.

4 Umberto Eco, *Kant et l'ornithorynque* [1997], trad. Julien Gayraud, Paris, Grasset, 1999, p. 64-67.

5 *Ibid.*, p. 18-20.

il y a quelque chose qui a un sens est une expérience qui ne peut être énoncée et manifestée qu'en référence à la sensori-motricité.

La reconnaissance d'un *quelque chose qui a un sens* repose dans ce cas à la fois sur la morphologie résistante de l'être et sur l'expérience que nous en faisons ; et cette expérience (fixer, attirer, tendre vers, pousser, etc.), nous sommes incapables d'en parler autrement qu'en termes directement ou indirectement sensori-moteurs.

190

Si nous revenons à la définition de la sémiosis telle qu'elle est formulée dans la tradition hjelmslevienne, la réunion d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu présuppose une homogénéisation de deux ensembles disjoints et hétérogènes ; cette homogénéisation résulte du rabattement de l'extéroceptivité (les produits de la perception des figures du monde naturel) sur l'intéroceptivité (les produits de la perception du monde intérieur, cognitif et émotionnel), le premier devenant alors un plan de l'expression pour le second, et le second, un plan du contenu pour le premier. Tout comme dans la conception phénoménologique du corps propre, la réunion du plan de l'expression et du plan du contenu est assurée par la seule entité qui soit commune à l'intéroception et à l'extéroception, à savoir la proprioception : *le corps propre est le médiateur entre les deux plans du langage*, et la proprioception est considérée comme le terme complexe de la catégorie « intéroception/extéroception⁶ ».

Néanmoins, ce rôle attribué traditionnellement à la proprioception a encore quelque chose de formel, sinon de magique : comment, en effet, expliquer que le rabattement de l'extéroception sur l'intéroception engendre un plan de pertinence sémiotique homogène, si on ne se satisfait pas du seul argument de la « double appartenance » du corps propre ? De fait, la conception selon laquelle le corps serait un mixte d'intéroception et d'extéroception supposerait en somme que cette instance mixte qui procure une signification à la perception soit déjà constituée en tant que telle, avant même l'expérience perceptivo-sémiotique.

Or, quand on examine plus attentivement ce qui se passe au sein même de l'expérience sémiotique élémentaire, au moment où *quelque chose* est individué à partir du magma de l'expérience, un corps en mouvement éprouve une pression, une tension (attirance, poussée, entrave, peu importe...) qui est la résultante de son propre mouvement, d'une part, et des « lignes de tendance » et des forces de résistance de la substance qu'il affronte, d'autre part. Le *ground* dont parlent, entre autres, Peirce et Eco aurait donc deux faces : une face extéroceptive, qui est la substance préscindée et résistante (*grosso modo* : la morphologie par esquisses

6 A. J. Greimas, *Sémantique structurale. Recherche et méthode* [1966], Paris, PUF, coll. « Formes sémiotiques », 1986 ; A. J. Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* [1979], Paris, PUF, 1994.

de la chose), et une face intéroceptive, l'*attention* qui se concentre sur cette résistance et sur cette précission ; les deux faces seraient réunies par la tension sensori-motrice d'un corps qui dirige l'attention vers la substance précscindée.

L'ajustement iconique

Il reste maintenant à préciser la nature de cette relation sémiotique produite par la sensori-motricité. Tous les témoignages et toutes les analyses concordent : elle est iconique par « ajustement » des mouvements et des enveloppes en interaction. Une des formulations les plus générales est proposée par Husserl dans les *Méditations cartésiennes* : « Il est d'entrée de jeu clair que seule une ressemblance liant, à l'intérieur de ma sphère primordiale, ce corps là-bas avec mon corps peut fournir le fondement de la motivation pour la saisie analogisante de ce corps là-bas comme autre chair⁷. »

C'est le principe du « transfert aperceptif », qui, en l'occurrence, est une sorte de synthèse opérant par ajustement iconique. Merleau-Ponty en précisera le processus⁸, qui a la forme d'un recouvrement progressif, d'une sorte de *syntagme d'ajustement* entre les corps.

La psychologie elle aussi, dans une perspective moins spéculative, reconnaît au tonus corporel une fonction d'ajustement pathique. Henri Wallon a mis en évidence, chez le jeune enfant, un processus d'adaptation émotionnelle reposant sur la modulation du tonus musculaire, induisant des changements aussi bien de consistance que de forme corporelles. Il s'agit non pas de l'expression mimétique d'une émotion, mais d'un ajustement du tonus corporel à un climat émotionnel, qui suppose une redistribution des tensions charnelles et sensibles en réponse à une émotion donnée ; il s'agit par conséquent d'une sorte de « reconnaissance » corporelle, en bref d'un processus corporel d'iconisation par ajustement moteur, qui restitue les conditions sensori-motrices de l'émotion.

Les linguistes eux-mêmes n'ont pas manqué de relever cette capacité d'ajustement de la sensori-motricité. Dans le cas des interactions conversationnelles, par exemple, le caractère mimétique et empathique de la gestualité est depuis longtemps reconnu par Jacques Cosnier et Jocelyne Vaysse comme participant d'une *construction vivante* de l'échange⁹ : les partenaires synchronisent leurs gestes et leurs postures, en un ajustement qui se produit en temps réel, et par lequel chacun identifie les tensions et mouvements intentionnels et émotionnels du corps de l'autre et fait écho à la thymie qu'il

7 Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes* [1949], éd. et trad. Marc de Launay, Paris, PUF, 1994, p. 124.

8 Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, *op. cit.*, p. 215-216.

9 Jacques Cosnier et Jocelyne Vaysse, « Sémiotique des gestes communicatifs », *Nouveaux actes sémiotiques*, 52-53-54, « Geste, cognition et communication », 1997, p. 7-28.

exprime. Chacun des partenaires est donc supposé intérioriser et s'approprier les états intérieurs exprimés par autrui, et, pour les comprendre, en reproduire au moins partiellement les sensations motrices associées.

Cosnier et Vaysse proposent en outre¹⁰ le concept d'*analyseur corporel* pour expliquer pourquoi la compréhension des messages oraux est facilitée par une sorte de subvocalisation, voire par une simple modification synchrone des muscles vocaux de l'auditeur ; l'analyse plus précise de ces variations du tonus musculaire de l'appareil vocal de l'auditeur montre qu'elles ne correspondent pas à la chaîne phonétique, mais aux variations de l'intonation, porteuses des affects. Au moment de la réception, cette synchronisation motrice permet donc de saisir un « climat thymique », et de s'ajuster à une atmosphère émotionnelle.

192

De fait, on voit bien ici que le corps n'est pas seulement le vecteur et le siège de la sensibilisation ; il n'est pas seulement le médiateur entre les deux plans du langage par sa présence thymique. Il est *l'opérateur et l'analyseur des atmosphères thymiques* ; par son ajustement aux mouvements et aux tensions du corps de l'autre, il convertit en figures sémiotiques de mouvement et de tensions corporelles les états d'âme diffus dans le monde perçu. Et cet ajustement sensori-moteur produit des équivalences figuratives.

De ce parcours des différentes versions de la *mimésis corporelle* et de l'*ajustement iconique*, on peut faire le bilan sous la forme d'un tableau synthétique :

Version phénoménologique (Husserl)	Saisie analogisante de la chair autre par la chair propre
Version symbolico-phénoménale (Merleau-Ponty)	Projection symbolique du corps sur le monde
Version psycho-affective (Wallon)	Adaptation mimétique du tonus corporel au climat émotionnel
Version linguistique et communicative (Cosnier <i>et al.</i>)	Échoisation, analyseur corporel
Version sémiotique (Greimas <i>et al.</i>)	Médiation proprioceptive (iconique)

LE CORPS ÉNONÇANT

Si le corps intéresse le sémioticien, c'est parce qu'il peut lui délivrer les clés (1) de l'intentionnalité (le premier vecteur du sens), (2) de la sémosis (la forme iconique ou indicielle de la signification attachée aux sensations), et (3) de la figurativité (l'organisation des figures du discours).

Du côté de la syntaxe figurative, les « corps » sont définis comme des entités matérielles dotées d'au moins deux propriétés : (i) une structure matérielle-énergétique et (ii) une forme-enveloppe. La syntaxe figurative est alors constituée

¹⁰ *Ibid.*, p. 19.

par les interactions entre ces figures-corps, des forces et des mouvements qui se rencontrent au contact entre des formes-enveloppes, et qui laissent sur et en chacun d'eux des « marques » figuratives spécifiques, des « empreintes ». Les empreintes sont à la fois la mémoire des interactions entre des corps-actants, et les schèmes élémentaires d'une figurativité incarnée.

Les *empreintes* sont en elles-mêmes des structures sémiotiques, dotées d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu, qui sont alors susceptibles de donner lieu à des énonciations : elles font des corps qui les portent des instances énonçantes potentielles.

Ce dispositif conceptuel « interactions de la syntaxe figurative / empreintes des figures-corps / instances énonçantes corporelles » peut maintenant être construit plus systématiquement, en une série de modèles interdéfinis.

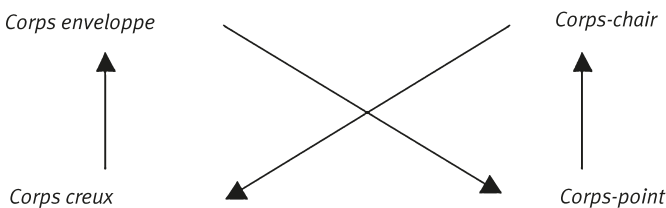
Les figures actantielles du corps

Il faut, pour cela, revenir au fondement substantiel de toutes ces figures : un corps quelconque, composé d'une forme et d'une matière-énergie ; la matière est soumise à des forces, propres et non propres (internes et externes), dont les différents équilibres lui procurent une forme globale.

Ces deux principes sont associés comme deux dimensions substantielles et sensibles du même phénomène, l'identification actantielle d'un corps : si on pose d'un côté une variation de la présence et de l'étendue matérielles (du minimum au maximum), et de l'autre une variation de la forme (reconnaisable ou non reconnaissable), on obtient une première typologie des « figures-corps », qui peut se présenter, pour faire simple, sous la forme d'un tableau à double entrée (mais qui, en toute rigueur, aurait la forme d'une structure tensile).

		Présence et étendue matérielles	
		<i>Minimale</i>	<i>Maximale</i>
Forme-icône	<i>Reconnaisable</i>	CORPS-CREUX	CORPS-ENVELOPPE
	<i>Non reconnaissable</i>	CORPS-POINT	CORPS-CHAIR

Ces quatre types de figures-corps entretiennent aussi entre elles des relations qui en font un système cohérent et interdéfini, et auquel on peut donner la forme d'un carré sémiotique.



- 1) La relation de *contrariété* fixe la distinction entre le *corps-enveloppe* (où la forme iconique domine) et le *corps-chair* (où la présence matérielle domine).
- 2) Les relations de *contradiction* font apparaître deux autres positions :
 - le *corps-point* (la position de référence déictique), par négation du *corps-enveloppe* (négation de la forme iconique) ;
 - le *corps-creux* (le corps interne évoqué par exemple à propos de la dégustation), par négation du *corps-chair* (négation de la présence matérielle).

Les relations de *complémentarité* peuvent être précisées ainsi : (i) le corps-creux est un présupposé minimal de l'enveloppe, en termes de forme distinctive, et ils ont en commun la limite entre le propre et le non-propre ; (ii) le corps-point est un présupposé minimal du corps-chair, en termes d'occupation et de position dans l'étendue, et ils ont en commun de fonctionner comme position de référence.

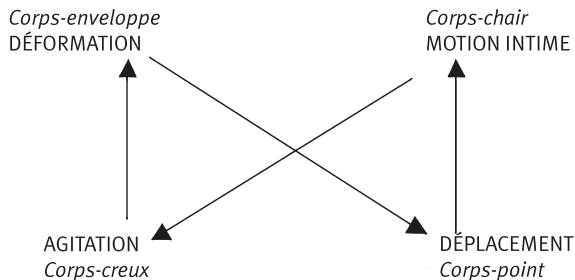
194

À chacune de ces figures du corps correspond une figure de mouvement. Le corps-enveloppe, en tant que « forme », supporte donc des mouvements de *déformations*, ainsi que les diverses formes du débrayage qui engendrent les enveloppes signifiantes et les surfaces.

Le corps interne fournit un espace intérieur que des acteurs (ceux du goût par exemple) peuvent occuper, parcourir et modifier par leur propre mouvement ; convenons de désigner comme *agitations* ce type de mouvements intérieurs.

Le corps *deixis* (la position de référence) est celui qui permet d'apprécier les *déplacements* relatifs d'un corps par rapport à d'autres corps ; seule l'existence d'une position de référence, en effet, fonde un changement de position.

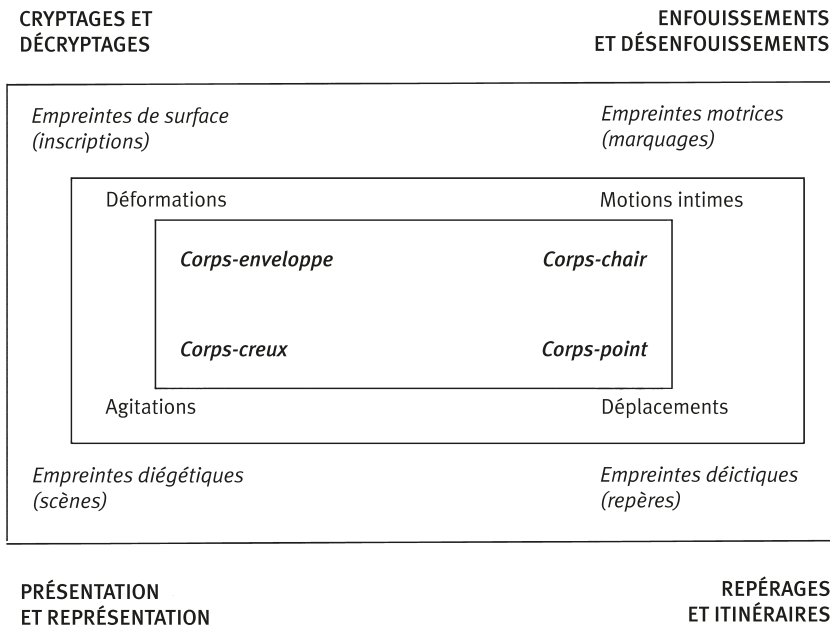
Le corps-chair, enfin, est soumis à des mouvements qui en modifient la consistance et la densité matérielles. De telles transformations sont vécues, indépendamment de leur traduction figurative, comme des dilatations et des contractions ; nous convenons de les désigner comme *motions intimes*.



Les formes de l’empreinte et de leur interprétation sémiotique

Les empreintes de déformations, *inscrites* sur l’enveloppe, sont faites pour être « lues » et *déchiffrées*, car elles se donnent à saisir en surface, alors que les empreintes *enfouies* dans la chair mouvante sont faites pour être *désenfouies* et mises à jour. Ce sont deux grandes formes possibles des stratégies du secret et de la révélation, de l’oubli et de la réminiscence : le *cryptage* et le *décryptage* du côté des figures inscrites sur l’enveloppe, l’*enfouissement* et le *désenfouissement* du côté des figures de la chair.

Dans le corps creux, les agitations laissent des empreintes diégétiques à l’intérieur d’une *scène* destinée, au moment de l’énonciation, à une *représentation*. Du côté des empreintes déictiques du corps-point, l’énonciation procède à un repérage, c’est-à-dire à une reconstruction des relations de référence entre positions déictiques.



Une des conséquences de cet ancrage de l’énonciation dans les figures élémentaires du corps et de ses empreintes tient au fait qu’elle s’en trouve étroitement associée à l’*esthésie*, voire qu’elle se trouve fondée (au sens d’une légitimation éthique). En ce sens, ces figures du corps contribuent à la constitution d’un ethos de l’énonciation, fondé à jouer chacune d’un type de registre argumentatif, fiduciaire et persuasif, et, de fait, renvoyant chacune à un univers pathémique spécifique.

- 1) L'*ancrage déictique* garantit la juste concordance entre deux ou plusieurs scènes pratiques, et réduit le lien entre elles à un principe de concomitance, sans médiation. Il rend donc possible l'embrayage direct entre les scènes pratiques : ce qui implique alors le principe éthico-argumentatif selon lequel un lien direct serait plus probant qu'un lien indirect.
- 2) Le *désenfouissement* de marquages intérieurs garantit la stabilité des orientations axiologiques ; nombre de travaux contemporains, en effet, à commencer par ceux de la sémantique cognitive¹¹, en continuant par ceux de la neuro-physiologie¹², montrent que le rôle sémiotique des expériences sensori-motrices consiste essentiellement en une polarisation axiologique, en une projection d'un système de valeurs sur la scène pratique correspondante. L'efficacité éthico-argumentative résiderait ici dans le fait que les valeurs proposées sont « authentiques », c'est-à-dire marquées dans la chair même de celui qui les énonce.
- 3) La *représentation* de scènes obéit à un principe de présentification bien connu en rhétorique, et qui se résume dans la définition d'une figure canonique, l'hypotypose : toute la gamme des émotions et des sensations est exploitée pour restituer l'engagement sensoriel du corps dans l'appréhension d'une scène ; il ne s'agit plus là d'orientation axiologique, mais plus précisément de participation figurative du corps énonçant à la scène : le corps-actant a configuré la scène en une composition poly-sensorielle et multi-émotionnelle, dont la complexité et l'intrication même garantissent la consistance et la pérennité.
- 4) Enfin, le *déchiffrement* des inscriptions de surface est une autre modalité de la preuve et de la présence : celle qui fait du corps énonçant lui-même un « texte » lisible, un support sémiotique qui résiste à l'altérité. En ce sens, les inscriptions témoignent plus particulièrement de la force et de l'efficacité de l'interaction. L'argument éthique repose alors sur l'intensité : plus lisible est la marque, plus intense et convaincante était la cause.

11 George Lakoff et Mark Johnson, *Les Métaphores dans la vie quotidienne* [1980], trad. Michel de Fornel et Jean-Jacques Lecercle, Paris, Éditions de Minuit, 1985.

12 Francisco Varela, Evan Thompson et Eleanor Rosch, *L'Inscription corporelle de l'esprit. Sciences cognitives et expérience humaine*, Paris, Éditions du Seuil, 1993.

TABLE DES MATIÈRES

Préambule	
Anne Hénault	7
Introduction	
Jean-François Bordron et Denis Bertrand	13

PREMIÈRE PARTIE

THÉORIE : HISTOIRE DES DOMAINES

La Conscience	
John R. Searle	21
La non-généricité comme méthode de composition à la renaissance	
Jean Petitot	49
L'intelligibilité phénoménologique du signe : la preuve par la N400	
David Piotrowski	83
Henri-Cartier-Bresson (HCB) : Non-généricité et expressivité plastique	
Anne Hénault	117
Perspective archéosémiotique sur Palmyre	
Manar Hammad	137
La psychosémiotique : un vœu pieux de Greimas	
Ivan Darrault-Harris	153

DEUXIÈME PARTIE

LE SENSIBLE : FIGURATIVITÉ ET PERCEPTION

M'hypothèse tensive : point de vue ou théorie ?	
Claude Zilberberg	169
Corps communicant et corps signifiant	
Jacques Fontanille	185
La tasse, le mug, le bol : petite histoire du temps domestiqué	
Anne Beyaert-Geslin	197

Sémiotique, perception et multimodalité	
Jean-François Bordron	217
Sens, sensible, symbolique	
Pierre Boudon	231
Perception et signification : pour une problématisation de la sémiologie perspective	
Audrey Moutat	245
« Là partout dans l'atmosphère » : rythme et signification infra-iconique	
Verónica Estay Stange	263
Semi-symbolisme et efficacité symbolique	
Denis Bertrand	273

TROISIÈME PARTIE

LE RÉEL : PRATIQUES, OBJETS MÉDIAS

586

La figuration des mécanismes sémantiques	
Bernard Pottier	287
L'œuvre de main : pour une sémiotique haptologique	
Herman Parret	301
L'énonciation comme pratique : contexte et médiations	
Marie Colas-Blaise	321
Le sens de la gestualité	
Diana Luz Pessoa de Barros	335
Sémiotique et thérapeutique dans les troubles du langage : le cas du bégaiement	
Anne Croll	345
Apprentissage de la texture par le récit et du récit par la texture : analyse d'un livre tactile	
Odile Le Guern	367
L'analyse des archives visuelles par l'image. La sémiotique face à la « Media Visualization » de Lev Manovich	
Maria Giulia Dondero	381
Régimes de visibilité, croyance et trompe-l'œil : haute définition (HDTV) et basse définition (LDTV) dans la représentation médiale	
Giulia Ceriani	399
Société de la communication et société digitale : quelques jalons sémiotiques	
Érik Bertin	407

QUATRIÈME PARTIE
LE SENS : À LA CROISÉE DES DISCIPLINES

From Linguistics to Semiotics: Hjelmslev's Fortunate Error Per Aage Brandt.....	431
Hjelmslev et les apories de la « forme » Alessandro Zinna.....	449
Sémiotique du vécu (l'affect) : phénoménologie ou sémiologie ? Waldir Beividas.....	467
Éléments pour une théorie de l'image Francesco Marsciani.....	487
Parcours sémiotiques quasi topologiques Jean-Pierre Desclés.....	495
Sémiotique et approche actionnelle du langage Denis Vernant.....	515
Husserl, Peirce et la sémiotique actuelle : les fondements phénoménologiques de la sémiotique créative José María Paz Gago.....	525
Motifs et imagination sémiolinguistique Yves-Marie Visetti.....	537
Sémiologie et théorie de l'évolution Raymond Pictet.....	565
Table des matières.....	585

